

chiste militant du *Bilatéral*, ce Lesclide « au fanatisme de riche organisme pueril », est très adéquat aux Vaillant et aux Ravachol de la réalité.

Sa chambre devient un laboratoire; il achète des manuels, des outils, apprend des formules; et le roman se termine par l'exécution du plan où depuis longtemps il s'acheminait: il va poser une machine explosive. Nous trouvons la notation des moindres circonstances, des moindres nuances de l'étape décisive. Il porte la « chose », en traversant la ligne de l'octroi, comme un enfant tué qu'il cachera; puis se rend vers le lieu choisi, pose la bombe. Il exulte, il s'exalte. Et le romancier nous décrit ce qui se passe à ces minutes-là dans une tête d'homme qui, toute, vibre, divague, délire avec conscience: « Il rêvait, à froid, des choses énormes, se voyait maître du monde, destructeur démesuré. »

\*\*\*

N'est-ce pas intéressant de trouver ainsi dans ces deux romans de M. Rosny, déjà pronostiquée et représentée, l'histoire de l'Anarchie actuelle? Et comment ces deux livres ne sont-ils pas plus en vedette, comme d'ailleurs les autres ouvrages de M. Rosny, ceux du groupe scientifique, pourrait-on dire, où il a mêlé toutes les féeries de l'anthropologie, de la mécanique, de l'électricité, créé un *merveilleux de la science*?

Peut-être est-ce à cause de son style, « un style encombré », a-t-il dit de lui-même dans *le Terme*, encombré comme une voiture de déménagement, a ajouté malicieusement M. Anatole France.

En réalité, il s'est créé une langue artiste, originale, précieuse, féconde en images rares, enrichie par des acquêts scientifiques et techniques, grâce auxquels il paraît employer un vocabulaire neuf, fondant les anciens mots à son effigie, acclimatant des mots de métiers, d'histoire naturelle, de philosophie, qui semblent, en littérature, des mots de matière inédite: mots de nickel, d'aluminium, de corail, de cristaux, d'argent stellaire.

\*\*\*

Une littérature qui donne cette sensation-là est trop artiste pour être abordable à beaucoup. Il faut du temps, une successive infiltration. M. Rosny, le sait; il s'en est bien rendu compte, avec son esprit raisonneur, son goût de tout réduire à des lois, à des formules. « La célébrité, disait-il un jour, consiste à être admiré de quinze mille personnes. »

Or, on agenouille toujours dans son OEuvre les quinze mille fidèles qu'on mérite; et si c'est d'une élite qu'il s'agit, il faut un plus long temps.

Certes, ce chiffre d'admiration paraît bien mesquin à des yeux comme ceux de M. Zola qui a vu, lui, — non pas s'agenouiller — mais passer dans son OEuvre des cohues nombreuses jusqu'au million. C'est une raison de plus pour lui rappeler un peu, au moment où il annonce l'intention de traiter le socialisme et l'anarchie dans un prochain roman, que ce roman des mœurs révolutionnaires parisiennes a été écrit et qu'il n'en faut pas déposséder l'inventeur.

Georges Rodenbach.

## Au Jour le Jour

# FÉLIX MOTTL

M. Félix Mottl, capellmeister du théâtre grand-ducal de Carlsruhe, dirigera aujourd'hui le Concert Colonne.

Sa venue à Paris nous avait été annoncée dès l'hiver et c'est à la salle d'Harcourt que le public parisien devait faire sa connaissance. M. Colonne, prestidigitateur incomparable, a escamoté le capellmeister à son concurrent de la rue Rochefoucault. Les habitués du Châtelet ne s'en plaindront pas et les connaisseurs jugeront la distance qui sépare un de nos plus fameux chefs d'orchestre français d'un des plus fameux chefs d'orchestre allemands.

Pour le gros du public, le chef d'orchestre est un pantin en habit noir, vissé sur une estrade, qui agite les bras avec grâce et recueil, au dernier accord, les acclamations s'adressant à l'auteur.

Pour les artistes et les initiés, le chef d'orchestre est l'âme même de l'exécution. Il coordonne des éléments disparates; voix, instruments, plastique et décoration théâtrales. Il rythme, arrête, reprend, accélère, ralentit la marche des individus et des masses qu'il a mis en mouvement; il encourage les timides, modère les fougueux, rattrape les égarés et fait passer dans ce monde sonore toute sa sympathie, sinon toute son indifférence pour l'œuvre qu'il dirige. Une pareille tâche exige des dons rares, souvent contradictoires: de la santé et de l'intelligence, de la force et de la souplesse, de la mémoire, de l'énergie et de la douceur, du sang-froid et de l'enthousiasme. J'oubliais, une connaissance approfondie de la musique et de la partition interprétée; certains chefs d'orchestre ne me pardonneront pas d'avoir réparé l'oubli.

Ces qualités, M. Mottl les possède. Jeune, grand, vigoureux, il a un bras infatigable et sa valeur technique aussi bien que son irrésistible entrain lui ont vite conquis les exécutants.

Il parle imparfaitement notre langue, mais sa mimique est si expressive et ses yeux si ardents derrière les vitres du binocle, qu'il suffit à l'instrumentiste de le regarder pour le comprendre. Au reste, notre terminologie musicale est pauvre, et, de chef à exécutants, les choses se sentent mieux qu'elles ne se disent.

Dans un tempérament aussi artistique que celui de M. Mottl les dons naturels tiennent certes une grande place, mais il leur a fallu pour se développer un milieu favorable et M. Mottl fut à bonne école. En 1876, après de solides études au Conservatoire, il quitta Vienne, sa ville natale, pour entrer au théâtre de Bayreuth en qualité de répétiteur. Il avait alors vingt ans et l'on imagine avec quelle ardeur il compléta son éducation auprès du roi des chefs d'orchestre, Wagner. En 1880, le grand-duc de Bade lui confia le théâtre de sa capitale, et depuis 1886 il dirige les représentations estivales de Bayreuth au même titre que ses aînés, Hans Richter, de Vienne, et Hermann Lévi, de Munich. Ses exécutions de *Tristan et Isolde* restent justement célèbres. C'est donc bien un maître musicien qui pa-

raira cette après-midi sur la scène du Châtelet et le public peut attendre de lui les traditions, les mouvements, le style même de la musique wagnérienne.

M. Mottl a d'autres titres à notre attention. La simple politesse ne l'a pas guidé dans la composition d'un programme où Berlioz tient la première place. Il a pour notre maître romantique une admiration qui touche au fanatisme et il propage ardemment ses drames en Allemagne. Il a retiré des cartons de M. Choudens la *Prise de Troie*, ce chef-d'œuvre, et a donné en 1890 à Carlsruhe une magnifique exécution intégrale des *Troyens*. Au mois de novembre dernier, il organisa tout un cycle Berlioz. *Benvenuto*, *Béatrice*, la *Prise de Troie* les *Troyens à Carthage* défilèrent en une semaine sur la scène badoise. Plusieurs capellmeisters ont déjà suivi l'exemple de M. Mottl; d'autres le suivront, et le théâtre de Berlioz sera populaire en Allemagne avant que nous le connaissions à Paris.

La passion de M. Mottl pour Berlioz ne l'empêche pas de goûter nos autres compositeurs. Lorsque, seul représentant de la presse parisienne, j'allai à Carlsruhe entendre la *Prise de Troie*, je fus un peu ahuri de me découvrir plus intransigeant qu'un des disciples directs de Wagner. Dans la salle à manger du capellmeister le buste et les portraits de Berlioz disputaient le rang d'honneur au buste et aux portraits du maître allemand et M. Mottl me confia, après boire, sa déférence pour les partitions de notre aimable musicien Léo Delibes. M. Chabrier, d'autre part, n'a pas oublié que sa *Gwendoline* triompha à Carlsruhe quatre ans avant d'être jouée à Paris. Il y aura autant de reconnaissance que d'estime artistique dans le succès que remportera tantôt M. Mottl.

Ajouterai-je qu'il est surtout un chef d'orchestre de théâtre, que la musique pure, non dramatique, semble peu l'intéresser, qu'il vénère Liszt, méprise Brahms et n'a pas son pareil pour réduire au piano une partition d'orchestre? Ajouterai-je encore qu'il est fort aimable dans l'intimité, d'une vivacité et d'une bonne humeur françaises et que la quantité de portraits de Napoléon I<sup>er</sup> que j'ai entrevus chez lui témoignent de son culte pour ce grand chef d'orchestre militaire?

Je me relis. J'ai jeté trop de fleurs au maître viennois. Il est de ceux dont le mérite se passe de louanges.

Albéric Magnard.

# ÉCHOS

## LA POLITIQUE

La lettre de M. Raynal à M. le préfet de police a été universellement approuvée, sauf naturellement par les journaux socialistes ou radicaux. Ils se contentent d'ailleurs d'affirmer que le parti n'est pas assez bête pour fournir à M. Raynal l'occasion d'une « journée ».

Il n'est rien de tel que de prévenir les gens, car, quoi qu'on en dise, selon toute vraisemblance, si l'on n'avait pas pris les devants, les hommes de désordre auraient manifesté aujourd'hui comme ils l'ont fait les années précédentes.

La lettre de M. Raynal indique sans doute qu'on ne veut plus continuer la politique du laissez-faire qui a sa part très évidente dans le désordre moral contre lequel on essaie de réagir. C'est à ce titre surtout qu'elle nous paraît intéressante. Les manifestations prises en soi n'étaient pas dangereuses; elles le devenaient parce qu'elles impliquaient l'inertie de la machine gouvernementale devant des démonstrations qui n'ont aucun sens si elles ne sont point un appel à la révolte et une invitation à recommencer la Commune.

Evidemment, nous ne jugeons plus aujourd'hui les hommes et les choses du 18 Mars avec la même colère qu'à la lueur de Paris incendié. Mais il ne peut être question de considérer comme glorieuse la date initiale de la Commune. On ne saurait trop redire qu'elle n'a rien laissé derrière elle, que, loin de consolider la République comme on le faisait accroire aux gardes nationaux de Paris et comme on l'a répété gravement dans les journaux qui plaidaient pour eux les circonstances atténuantes, elle fut pour beaucoup dans la résistance qu'une partie de la nation a mise à se résigner à la République: on a fini par s'apercevoir que la République n'était pas fatalement une transition à la Commune; mais il est certain aujourd'hui que l'anarchie est une conséquence naturelle, sinon forcée, de la Commune.

Dans un livre que je puis louer parce qu'il est écrit dans une jolie langue alerte et bien française et que la partie doctrinale y est intelligemment dissimulée sous l'agrément du récit, *De la Commune à l'anarchie*, M. Ch. Malato a indiqué légèrement et sans appuyer, mais très suffisamment, comment l'anarchie est issue des idées communalistes, dont elle est l'application nouvelle et rajeunie: la Commune était restée imprégnée de l'esprit gouvernemental; c'est ainsi qu'on explique son échec et la nécessité d'apporter des formules nouvelles à la préparation du « bonheur de l'humanité ». — F. M.

## LA TEMPÉRATURE

Le temps se rafraîchit et va se maintenir au beau. Le baromètre monte; dans la journée d'hier il était à 762<sup>mm</sup>. Le vent est modéré sur toutes nos côtes; on signale des neiges ou des orages à Toulon.

La température monte en Angleterre et descend presque partout ailleurs. Hier matin elle donnait à Paris: 4° au-dessus; 5° à dix heures; 7° à midi; 8° à deux heures; 14° à Alger.

La journée d'hier a été très belle à Paris; dans la soirée: thermomètre, 7°; baromètre, 769<sup>mm</sup>.

Monaco. — Ciel nuageux; bar. : 754<sup>mm</sup>; Ther. max., 16° 9; min., 9° 8.

## LES COURSES

A deux heures, courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton:

*Prix du Pont*: Grenat.  
*Prix Revanche*: Souplesse.  
*Grand Prix du Printemps*: Cléanthe.  
*Prix de l'Equinoxe*: Montigny.  
*Prix de Clairfontaine*: Louch.  
*Prix de Mars*: Montcalm.